

Ne nous trompons pas de royaume

Ces évangiles qui nous parlent toujours ...

Merci à Jeannie pour sa très attentive relecture

Illustration de couverture : Nouveau Testament, dans une édition de la « Vulgate Clémentine » publiée en 1644. La Vulgate était une traduction en latin des textes hébreux et grecs, réalisée par saint Jérôme au IV^{ème} siècle. En 1592, le pape Clément VIII fit réaliser une nouvelle traduction pour s'opposer aux traductions de la Réforme. Cette version sera la seule autorisée jusqu'au concile Vatican II (1962-1965).

Henri Persoz

*Ne nous trompons
pas de royaume*

Ces évangiles qui nous parlent toujours ...

Préface d'André Gounelle

Professeur honoraire à la Faculté de Théologie protestante de Montpellier

Editions «La Barre Franche»

Ouvrages d'Henri Persoz (disponibles sur le site resister-online.com)

Enquête sur Paul et Jésus - Pourquoi Paul cite-t-il si peu les paroles du Christ ? 2001, Eglise Réformée de la Bastille

Impensable Résurrection, 2012, Editions Passiflores

© 2015 La Barre Franche - Noelle Sarl
Le Vert Pré - 49490 Linières-Bouton

Édition : labarrefranche.org

Pour acheter ce livre : resister-online.com

E-mail : contact@resisteronline.com

ISBN 979-10-93638-00-3

JOUVE - 1, rue du Docteur Sauvé, 53100 MAYENNE
Imprimé en France - Dépot légal : janvier 2015

Préface

Prêcher le Royaume

Jésus parle très souvent du « Royaume » (Royaume « de Dieu » ou « des Cieux », peu importe). Selon Marc, lorsqu'il commence son ministère et se met à prêcher, la première chose qu'il proclame c'est que « *Le Royaume de Dieu s'approche* » et, selon Matthieu, dans ce qu'on appelle le sermon sur la montagne, il déclare : « *Cherchez premièrement le Royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît¹* ». Ces paroles, et on pourrait en citer d'autres, suggèrent un primat du Royaume dans le message de Jésus et dans la vie chrétienne.

Que faut-il entendre par Royaume ? Cette notion exprime d'abord une protestation, un refus, une révolte ; elle prend le contre-pied de ce que nous constatons, elle proteste contre ce que nous expérimentons, elle déclare anormal ce qui arrive ordinairement. Autour de nous comme en nous, des forces négatives, opposées à Dieu, agissent avec beaucoup de force ; on peut, sans être un pessimiste forcené, estimer qu'elles dominent nos existences. Les souffrances et les misères des êtres humains, les injustices et les catastrophes dont ils sont victimes, les violences et les horreurs qu'ils commettent, leurs lâchetés, leurs indifférences, leurs égoïsmes, leurs cruautés, tout cela donne le sentiment non d'un Royaume, mais d'un enfer. Les premiers chrétiens en avaient tellement conscience qu'ils appelaient le diable, Satan, « le prince de ce monde ». Où Dieu règne-t-il ? À cette question ne faut-il pas répondre : « nulle part » ? Si le Royaume existe, il se trouve ailleurs, pas ici ; on ne le rencontre pas dans le contexte et la situation qui sont les nôtres. Du coup, lorsqu'on en parle ou qu'on y croit, on imagine souvent un « au-delà », un lieu en-dehors de notre monde et un temps différent de celui que nous vivons (voir « Travailler moins pour gagner plus² », dont le début met l'accent sur ce point). Aussi bien les croyances élémentaires que les théo-

1 Les citations bibliques sont tirées de la TOB-Traduction Œcuménique de la Bible.

2 p. 45.

logies raffinées ont tendance à concevoir le Royaume comme une autre région de l'être ou une autre période du temps.

Mais alors, pour reprendre le titre de ce livre, on se trompe de Royaume, il ne s'agit plus de celui qu'annonce Jésus. En effet, il proclame – et là sans doute réside une de ses plus grandes originalités – que le Royaume est là, tout proche, au milieu de nous, à portée de main. Pour les évangiles, le terme de Royaume ne désigne pas une notion purement négative qui se bornerait à dénoncer ce qui est. Il ne se rapporte pas à une réalité surnaturelle (il serait plus juste de dire « supranaturelle ») extérieure à notre monde. Il nomme une puissance discrète, mais réelle et parfois irrésistible, qui agit aujourd'hui en nous et autour de nous. Il est une espérance, un appel, une possibilité qui s'ouvre à nous maintenant, dès à présent, au moment que nous vivons et à l'endroit où nous nous trouvons. Bien que caché, invisible (on ne peut pas dire qu'il est ici ou là, Luc 17,20), il se trouve au milieu de nous, dans notre entourage à proximité. Comme une semence enfouie dans un champ, il s'implante et perce. Il surgit parfois, surprend toujours, en renversant ou en inversant de manière inattendue les choses (voir « Le salut pour les perdus¹ »). Il produit des miracles, si l'on tient à ce mot et à cette notion, mais des miracles « naturels » et non surnaturels ; il est vain et sot de vouloir distinguer ici l'œuvre de Dieu de celle des hommes (voir « De la pénurie à l'abondance² » sur la multiplication des pains). Il nous vient certes d'ailleurs, néanmoins il n'est pas distant ni inaccessible ; il nous appartient de le rendre effectif et fécond. Il se manifeste quand nous accueillons les autres, quand nous nous dérangeons pour les aider, quand nous partageons avec eux. Il suscite de la justice, des moments où les êtres et les vies sonnent juste (en un sens quasi musical), en harmonie et sans dissonances. Avec le Royaume, le rêve ou l'utopie devient une expérience (certes fragmentaire) et une mission.

Cette conception, ou plus exactement cette proclamation, d'un Royaume non pas lointain, mais tout proche, voilà ce que,

1 p. 81.

2 p. 57.

à la suite des évangiles et en se fondant sur eux, commentent, éclairent, déploient et concrétisent les prédications ici publiées. Par touches successives, elles indiquent, avec beaucoup de fidélité aux textes, ce qu'est le royaume pour Jésus et ses disciples : non pas un endroit où l'on arrivera dans le futur ou dans l'au-delà, non pas un édifice ou un établissement situé ici, là ou ailleurs, non pas une institution qu'on pourrait localiser avec précision, mais quelque chose qui bouge, qui se déplace, qui sans cesse nous remue, nous met en route et nous mobilise. Il est un mouvement, un cheminement, une dynamique, une activité, une aventure. Il apparaît dans des rencontres positives entre des humains et avec Dieu. Il ne se laisse pas figer, enfermer, immobiliser. Il s'invente, engendre de la nouveauté, fait vivre et agir différemment. Il va toujours de l'avant ; sans cesse il nous atteint, nous transforme, nous met en route. Il ne s'arrête pas, ni ne s'installe. Il donne plus de place aux êtres qu'aux règles. Il ne demande qu'à se manifester et à agir aussi bien dans nos existences que dans le monde. Il est à notre portée, entre nos mains. Comme l'ont fait le paysan et le marchand dont nous parle l'évangile (voir « Le Royaume de Dieu entre ciel et terre¹ »), il faut le saisir, « l'attraper au vol ». La foi dans le Royaume ne consiste pas en une attente passive mais en une action confiante.

Quand on prêche, on explique et on commente, certes, mais on fait aussi autre chose. On ne cherche pas, comme dans un cours, à exposer aussi exactement que possible la pensée de Jésus ou des évangélistes (même s'il est essentiel de la bien comprendre). On ne se borne pas à analyser des mots, à définir des notions, à décortiquer la construction grammaticale d'un texte, à en dégager la logique et l'argumentation, à l'éclairer historiquement comme s'y efforce l'exégèse (même si ce travail est indispensable). On a besoin, certes, de tout cela et on voit bien que les prédications de ce recueil reposent toutes sur des connaissances historiques étendues et sur une étude philologique rigoureuse. Toutefois, prêcher, c'est aller plus loin que l'étude et au-delà de la stricte explication des textes : c'est faire découvrir qu'ils portent ou transmettent, dans un langage parfois désuet qu'il faut traduire et dans des catégories de pensée qui ne sont plus les nôtres et qu'on doit trans-

1 p. 31.

poser, une parole vivante qui s'adresse à nous et nous concerne existentiellement, qu'ils ont pour nous un intérêt qui n'est pas seulement historique et littéraire (voir l'introduction¹). C'est, à leur lumière, nous amener à nous interroger sur ce que nous sommes et faisons ; c'est surtout, introduire des changements dans notre compréhension de nous-mêmes, nous inviter à des actions et des comportements spécifiques. La prédication a pour visée d'actualiser un message, actualiser en ce sens qu'elle en fait non pas simplement un objet d'étude, mais aussi un acte ou un événement dans notre vie ; elle a pour mission de faire passer du savoir à l'existence, de l'intelligence de ce qui est écrit ou dit à sa mise en œuvre dans des gestes et des comportements.

Parce qu'il est un événement et pas une institution, un mouvement et non un édifice, le Royaume relève avant tout de la prédication ; c'est elle qui peut le mieux l'éveiller en nous et nous éveiller à lui. Quand on annonce le Royaume, on ne se contente pas de véhiculer des informations, on aide la parole de Jésus à imprégner nos existences. Ne pas se tromper de Royaume ne signifie pas seulement en avoir une idée exacte, c'est aussi montrer qu'il ne s'agit pas d'une extravagance, liée à des conceptions mythologiques révolues, mais qu'il a un sens pour une rationalité contemporaine et qu'il conduit à une éthique exigeante, féconde et réaliste. C'est le faire rejoindre notre quotidien, l'y insérer ou l'y semer. Voilà ce qu'avec beaucoup de savoir, de sagesse, de profondeur et de discernement tente de faire ce livre.

André Gounelle

1 p. 10.

SOMMAIRE

<i>Préface</i> _____	5
<i>Introduction</i> _____	10
<i>Quinze sermons</i> _____	23
La Parole de Dieu est première	25 (Jn 1,1-18)
Le Royaume de Dieu entre ciel et terre	31 (Mt 13,44-46)
Généalogie	39 (Mt 1,1-17)
Travailler moins pour gagner plus !	45 (Mt 20,1-16)
Une générosité qui voit large	51 (Mt 13,1-8 et 13-23)
De la pénurie à l'abondance	57 (Lc 9,10-17)
La prière à trois	63 (Lc 11,5-8)
Demain, il sera trop tard	69 (Lc 16,19-31)
Ne nous trompons pas de Royaume	75 (Mt 25,14-40)
Le salut pour les perdus	81 (Lc 19,1-10)
Le pardon au-dessus de la justice	89 (Lc 16,1-9)
Où est passé Jésus ?	95 (Ac 1,6-11)
Une Église qui sait parler à tout le monde . . .	101 (Ac 2,1-13)
Meurtres aux pieds des apôtres	107 (Ac 4,32 à 5,11)
La solidarité pour ne pas sombrer	113 (Ac 27)

Introduction

Du bon usage des mythes et des allégories

Combien de commentaires et de prédications ont-ils été composés autour de ces textes du Nouveau Testament depuis qu'ils ont été écrits ? Et quelle variété de compréhension du christianisme ils représentent ! Richesse de ces récits qui ont largement contribué, au long des siècles, à modeler notre civilisation. Mais difficulté de ces récits qui proviennent d'une époque tellement éloignée de la nôtre que leur interprétation est non seulement difficile mais extrêmement variable d'un siècle à l'autre, d'un individu à l'autre, d'une école de pensée à l'autre. Et l'on a vu fleurir depuis toujours des commentaires d'un immense intérêt, d'une immense profondeur, mais aussi des commentaires très arbitraires, sinon farfelus, et à tout le moins sans grand rapport avec les textes sur lesquels ils prétendaient s'appuyer. Comment peut-il se faire que cette littérature biblique ait pu donner lieu à une telle variété d'interprétations ? Est-ce le cas de toute littérature ? Ou bien la Bible a-t-elle sous cet angle une vertu spécifique ? Les dogmes eux-mêmes devraient en principe procéder du Nouveau Testament. Mais ils résultent parfois d'une lecture assez partielle de ces livres. Ou bien, ils viennent carrément d'ailleurs. Tout cela explique notamment que, dès les premiers siècles, plusieurs christianismes se soient développés parallèlement, chaque communauté lisant les livres à sa manière, en fonction de ses origines, de ses aspirations profondes et de sa culture propre. Et aujourd'hui cela est encore vrai. Même au sein de chacune des grandes familles du christianisme, catholique romaine, orthodoxe et protestante, les lectures des textes bibliques peuvent être très différentes, voire contradictoires.

Alors comment faire ? Où est la bonne manière de lire ? Existe-t-elle seulement ? Où est la vérité révélée dans les Écritures ? Celle que l'on appelle la Parole de Dieu ? Reconnaissons que ces textes ne sont pas d'un abord facile. L'époque de leur écriture est tellement enfouie dans l'épaisseur de l'Histoire qu'on ne peut les comprendre sans disposer de bons renseignements expliquant les mentalités et les cultures de ces temps-là. Un problème « hermé-

neutique » est donc posé, du fait que les chrétiens veulent rendre vivante pour leur époque une écriture devenue de plus en plus désuète au fur et à mesure que le temps passe. Nous ne pouvons pas croire comme on croyait dans l'ancien temps. Les mentalités ne sont plus les mêmes et l'avancement des connaissances a modifié notre perception du monde. En un sens, nous comprenons la désaffection d'un grand nombre de nos contemporains pour le christianisme. Comment adhérer à une religion lorsqu'on ne comprend pas les textes fondateurs et lorsque, en particulier, ils font appel à des puissances surnaturelles, à des événements impossibles, à une mythologie, qui ne nous parlent pas aussi facilement qu'aux anciens ?

Et il ne suffit pas de comprendre. Supposons que la barrière de la compréhension soit franchie, grâce à une herméneutique qui a su traverser les cultures ; le texte a-t-il encore de l'intérêt pour nous ? Car il a été écrit pour les contemporains des auteurs, et pas pour les hommes et les femmes du XXI^{ème} siècle qui le lisent plusieurs milliers d'années plus tard. Les questions fondamentales de cette époque sont-elles encore fondamentales aujourd'hui ?

Je répondrai oui sans hésiter. Parce que l'homme est toujours l'homme, et que donc Dieu, dont on ne peut pas parler autrement que comme l'utopie de l'homme, est toujours Dieu. Jésus s'est heurté au problème de l'homme, il a bien compris sa psychologie, il a démonté ses travers, il a bien précisé ce qu'était pour lui l'espérance¹ : la réaffirmation que la vraie vie ne consistait pas à vivre pour soi-même, mais pour ses semblables. Il était persuadé que la société ne s'améliorerait pas sans un changement en profondeur des mentalités. Hélas, nous en sommes à peu près au même point ; parce que malheureusement l'homme n'a pas vraiment changé en 2000 ans. Il a toujours ses mêmes penchants, ses petits et ses grands égoïsmes, ses tendances à tout ramener à lui-même, à vouloir dominer les autres. Et le message de Jésus, l'urgence de l'amour du prochain, a pu traverser les siècles, tel quel. Il est encore au centre des nécessités du monde. C'est justement en raison de cette actualité permanente que Dieu est éternel, que la Bible est toujours notre référence pour un christianisme de toujours et

1 La Bible hébraïque apportait déjà une espérance pour le peuple et pour tous ceux qui se confiaient en Dieu.

que, depuis si longtemps, elle est l'une des racines privilégiées de notre culture.

Citons un exemple simple et frappant d'actualité des évangiles qui est très amusant. Il est raconté par Jésus, dans l'évangile de Luc (14,7-11). C'est l'histoire d'un homme qui, invité à un repas de noces, va se mettre à la première place. Lorsqu'un invité plus important arrive, on lui demande de s'en aller. Tout confus, il va se mettre à la dernière place. Combien de fois, dans ma vie professionnelle, ai-je vu des histoires semblables ? Des problèmes de susceptibilité sur les dispositions à table (et aussi sur d'autres dispositions !) ? De gens qui croient que l'important est de se faire voir, de montrer que l'on a de bonnes relations. J'avais l'impression que Jésus aurait pu parler directement à mes collègues, à travers la distance des siècles. Pas besoin de transposer au monde moderne la morale de cette belle anecdote. Nous verrons d'autres exemples dans les chapitres suivants.

Mais toutes les histoires ne sont pas si simples et d'autres sont plus difficiles à saisir parce que les mentalités et les modes de vie ont beaucoup évolué.

Le développement de la critique historique a voulu contribuer à rechercher les vérités fondamentales qui se cachaient derrière ces formes d'écriture très anciennes. Elle avait pour objectif de retrouver le sens initial du texte, c'est-à-dire le sens qu'il avait pour les auteurs, ou pour les traditions qui ont inspiré ces auteurs, et aussi pour la communauté à qui il était destiné. Il fallait pour cela resituer les récits dans leur environnement culturel, religieux, historique, politique et social, s'imprégner des mentalités du milieu d'origine ; et mieux comprendre pourquoi ils ont été écrits, ce qu'ils voulaient exprimer, à quoi ils voulaient servir. Cette démarche « historico-critique » est légitime parce que le christianisme est né dans le milieu galiléen et jérusalémite du début de notre ère. Et donc la fidélité à ce christianisme consiste bien à vouloir comprendre ce qu'il voulait être, ce qu'il a voulu dire et ce qu'il a voulu rapporter des paroles et des enseignements du Christ. Mais la démarche sera toujours gênée par la distance culturelle qui fait que bien des paroles d'origine, même si l'on parvenait à mieux les comprendre, resteraient marquées par une atmosphère surréaliste qui n'est plus la nôtre.

Les théologiens modernes ont fait beaucoup d'efforts pour résoudre cette difficulté.

Sur les mythes

Selon le dictionnaire Larousse, le mythe est un récit populaire mettant en scène des êtres surnaturels et des actions imaginaires dans lesquels se projettent des souvenirs fantasmés de l'histoire. Cette définition convient assez bien aux mythes de la Bible hébraïque comme l'histoire des patriarches, de l'Exode, de la conquête de Canaan ou même de la genèse du monde. Pour les miracles du Nouveau Testament, et autres événements extraordinaires, nous pouvons plutôt nous référer au théologien Rudolf Bultmann¹. Il définit le mythe comme un récit s'appuyant sur des forces surnaturelles qui interviendraient dans le cours de l'histoire et aussi dans la vie intérieure des personnes. Or l'homme moderne, écrit-il², « n'est nullement convaincu que le cours de la nature et de l'histoire, comme sa vie intérieure, peuvent être interrompus par l'intervention de forces surnaturelles ». Le mythe correspond à la culture de l'époque, il vient de très loin, les Égyptiens s'en nourrissaient, et il répond au besoin d'exprimer avec le pauvre langage humain la transcendance de Dieu, qui est à la limite de nos capacités de compréhension. Il raconte des interventions d'êtres célestes, bons ou mauvais, sur la terre. Aujourd'hui, nous ne prenons plus ces interventions comme des faits historiques agissant dans le monde, mais comme une façon d'exprimer l'inexprimable, une façon de signifier la réalité de Dieu.

Ne sous-estimons pas pour autant tout ce qui est exprimé sous forme de mythes dans la Bible. Dans ces cultures anciennes, dépourvues de nos connaissances scientifiques, les superstitions et les phénomènes surnaturels, que nos enfants appelleraient magiques, étaient le mode d'expression courant, dans les traditions orales comme dans la littérature. Ils n'étonnaient pas grand-monde et convenaient à une bonne partie de la population. On pouvait y croire au sens premier, c'est-à-dire au sens littéral.

1 Le théologien Rudolf Bultmann fut l'inventeur du mot « démythologisation », il y a plus d'un demi-siècle. On trouvera sa pensée dans « *Jésus, Mythologie et démythologisation* », Éditions du Seuil, 1968. Mais reconnaissons que beaucoup d'auteurs, avant lui, faisaient de la démythologisation sans le savoir !

2 Ibid, pp. 189-191.

Mais on pouvait aussi les comprendre à travers des symboles, des métaphores, voire des allégories qui orientaient vers des réalités spirituelles. Par exemple l'expression « *Dieu est au ciel* » est une manière de dire qu'il est d'une grandeur infinie qui nous dépasse complètement, comme le ciel nous dépasse. Aujourd'hui encore, la superstition et le fantastique restent présents dans beaucoup d'esprits et aussi dans une certaine littérature.

Le message de Jésus, plus ou moins remodelé par les évangiles, ne fait qu'emprunter tout naturellement le langage de son époque, pour exprimer une sagesse, une vérité, une relation à Dieu, qui est au-delà du langage utilisé, mais qui n'est pas ce langage. L'essence du message se situe au-delà de son mode d'expression. Et comme l'écrivait Paul Ricœur : « *Le mythe vise autre chose que ce qu'il dit* ». Mais que vise-t-il ? Comment retrouver la leçon portée par le mythe ? Celle qui est visée et qui justement n'est pas dite explicitement ? Comment prendre des garanties pour ne pas emporter le texte vers ce qu'on a envie de lui faire dire ? Comment, à travers ces mythes, retrouver une « parole de Dieu » pour aujourd'hui ? Cela est justement le travail de la « démythologisation » qui refuse, d'après son inventeur R. Bultmann, que « *le message scripturaire et ecclésial (de la Bible) soit lié à une vision ancienne et désuète du monde* ». Par conséquent il doit comprendre et interpréter les mythes bibliques en se plaçant « *à l'intérieur de l'ordre rationnel et structuré de l'univers¹* ». Ceci conduit l'homme, dit notre théologien, « *à renoncer à toutes les sécurités qu'il s'était assurées en pensant que Dieu le sauverait toujours des situations difficiles, notamment lors des fins dernières. Au contraire, nous devons penser à la possible finitude du monde et à la fin qui est imminente pour nous tous* ». C'est en un sens ce que prêchait Jésus en parlant de la fin du monde qui allait survenir.

Ceci dit, cette lecture « raisonnable » du récit mythique n'est pas évidente et, comme l'Esprit souffle où il veut et que les théologiens ont beaucoup d'imagination, nous n'éviterons pas les conflits d'interprétation. Ils sont souhaitables et bienfaisants, car ils représentent une certaine richesse, en entrechoquant les significations les unes contre les autres. Ils montrent que la vérité est incernable, toujours à rechercher, jamais définitive. Mais il faut écouter le texte en ne s'écoutant pas trop soi-même. Et ne pas

1 Ibid p.206. Plus loin, Bultmann ajoute qu'il faut avoir une vision moderne du monde, c'est-à-dire scientifique.

obliger les hommes d'aujourd'hui à considérer que la mythologie et la croyance au surnaturel sont nécessaires à la foi chrétienne. Nous devons nous occuper des problèmes de la terre en ne laissant pas croire à nos contemporains que des puissances occultes sont à la base de notre religion.

Bien que la lecture des textes bibliques conduise aujourd'hui à des commentaires extrêmement variés, il nous semble qu'un christianisme moderne s'accorde sur une démythologisation de fait, dans le sens où, par exemple, les récits de miracle sont expliqués aujourd'hui sans trop porter attention au miracle en lui-même. Les commentaires parlent d'autre chose ; ils font comme si le miracle était tellement banal, tellement insignifiant, que ce n'est même pas la peine d'en parler. Il reste bien quelques points durs, comme la naissance surnaturelle de Jésus qui est bien rarement suspectée. Il reste surtout ce qui concerne les fins dernières, l'avenir du monde et l'avenir de chacun.

Sur les allégories¹

Depuis le début du christianisme, la lecture allégorique des récits bibliques a compliqué leur compréhension. Elle partait du principe que le sens spirituel était caché, au delà du sens immédiat, du sens littéral, au delà du sens « obvie », comme disent les spécialistes, le sens qui vient le premier à l'esprit, qui est le plus naturel. Pour développer ce sens caché, l'allégorie établit des correspondances entre les personnes, ou les lieux du récit, et d'autres sujets ou symboles plus spirituels empruntés au domaine religieux. On verra un exemple ci-dessous. Cette lecture a permis d'orienter les récits vers ce qui paraissait souhaitable à leurs commentateurs, et par exemple de comprendre toute la Bible hébraïque² comme une annonce de la venue de Jésus Christ. Or évidemment elle n'annonce rien de tel. Et, voyant l'annonce du Christ dans des récits bien antérieurs à sa naissance, les Pères de l'Église ajoutaient du surnaturel, voire de la mythologie, là où il n'y en avait pas : comment la Bible hébraïque aurait-elle pu prévoir, des centaines d'années à l'avance, cette arrivée de Jésus Christ dans l'histoire de la Palestine occupée par les Romains ? Cela aurait constitué

1 Nous avons largement commenté cette question de l'allégorie dans notre dernier livre : *Impensable Résurrection*. Ed Passiflores. Pp. 148-153.

2 Ce qu'on appelait autrefois le Premier Testament.

un miracle de plus, imprégnant les Livres pendant de nombreux siècles. Et cette façon de voir représente un manque de respect vis-à-vis de la religion juive, à l'origine de ces écrits, et pour laquelle, évidemment, le Christ n'est pas l'objet des discours.

Cicéron disait déjà : « *L'allégorie consiste à dire une chose pour en faire entendre une autre* » (du grec *allos agoreno* : dire autre chose). Justement, le mythe aussi, en reprenant l'expression de P. Ricœur, « *visé autre chose que ce qu'il dit* ». Le mythe et l'allégorie fonctionneraient-ils de la même façon ? Ou, dans le meilleur des cas, l'allégorie serait-elle l'explication du mythe ?

Pour nous, lecteurs de la Bible, ces deux moyens d'expression ne se situent pas sur le même plan. Car le mythe est l'armature du récit, il est en son intérieur. Tandis que l'allégorie lui est extérieure¹. Le mythe colle à l'histoire racontée². L'allégorie en est une interprétation postérieure qu'il faut aller chercher derrière les mots. Et si on ne la trouve pas, on l'invente. Elle est utilisée pour ne pas s'étendre sur le sens littéral qui ne séduit pas, et en proposer un autre de nature souvent plus spirituelle. Mais elle ouvre la porte à toutes les compréhensions et souvent à beaucoup d'imagination et de spéculations. Là est le problème.

Regardons comment travaillait un des premiers exégètes de la Chrétienté, Clément d'Alexandrie (150-215). C'était un Grec, fervent de philosophie. Il disait que le christianisme était le prolongement de la philosophie grecque et de la culture juive. Pour lui, la raison vient de Dieu, elle ne peut donc s'opposer à la révélation biblique. Que faire lorsque celle-ci, à cause d'un usage immodéré du mythe, s'oppose visiblement à la raison ? Par exemple le récit de la Mer Rouge qui laisse passer Israël, mais engloutit ensuite toute l'armée des Egyptiens³. Clément résout ce problème par l'interprétation allégorique : le récit mythique vise autre chose que ce qu'il dit. Et cette autre chose, que Clément pense retrouver, est conforme à la raison. Ainsi l'allégorie vient au secours du mythe, en dévoilant son sens caché, un sens raisonnable. Nous verrons ci-

1 A quelques exceptions près. Le mot est employé une seule fois dans le Nouveau Testament, lorsque Paul parle en Gal 4,24 d'Agar et de Sarah qui représentent, selon lui, les deux alliances, l'une conduisant à la liberté, l'autre à l'esclavage.

2 Par exemple Jésus marchant sur les eaux, ou multipliant les pains, ou ressuscitant Lazare, ou laissant un tombeau vide, ou montant directement au ciel.

3 Exode 14.

dessous que c'est précisément à Alexandrie que s'est développée la culture de l'allégorie.

Le problème est que celle-ci n'a pas été utilisée, comme le faisait Clément, seulement pour donner une interprétation convenable à ce qui dépassait la raison, mais aussi pour orienter le sens des histoires racontées par Jésus, comme les paraboles, vers ce qui paraissait acceptable ou souhaitable aux commentateurs. Or les paraboles sont justement très éloignées des mythes puisqu'elles ne racontent que des histoires raisonnables. Elles nous plongent directement dans la vie ordinaire de tous les jours. Nous ne voyons vraiment pas pourquoi le Christ, qui s'adressait à des foules issues directement des campagnes et donc sans grande instruction, aurait utilisé un langage indirect et compliqué pour s'exprimer ; pourquoi il aurait dit une chose pour en signifier une autre ; pourquoi il aurait eu plaisir à ce que le sens de ses discours soit caché. Cette façon de faire était d'ailleurs plus grecque que juive ; les évangélistes eux-mêmes, plus hellénisés que Jésus, l'ont utilisée, par exemple pour donner des explications sur la parabole du semeur. L'on sait aujourd'hui que ces explications sont plutôt des commentaires provenant de l'Église primitive et ne sont très vraisemblablement pas de Jésus lui-même¹.

Les paraboles de Jésus racontent un épisode ordinaire de la vie de petits paysans ou au contraire d'hommes riches, lorsqu'un événement inhabituel ou anormal survient. Du choc de cet événement, surgit une Parole qui nous bouscule. Il n'y a jamais de miracle dans ces paraboles, jamais d'événements surnaturels ; nous sommes sur la terre, au milieu de l'activité ordinaire des jours et de la peine des hommes. Et le déroulement inattendu de l'histoire porte un enseignement qui nous interpelle, qui nous fait comprendre ce que Jésus entend par le Royaume de Dieu : une utopie, certes, mais une façon de voir le monde qui nous entraîne vers plus de miséricorde et d'humilité.

Point n'est donc besoin d'aller chercher un autre sens qui nous ouvre à un monde irréel et plus ou moins incroyable, et qui rendrait ce sens plus difficile à saisir pour nos contemporains. Dans cette optique, nous voyons une sorte de démarche inverse. La démythologisation consiste à traduire en termes raisonnables (c'est-à-dire conformes à la raison) un récit très irréel. L'allégorisation

1 François Bovon, *L'évangile selon saint Luc 1-9, IIIa*, Labor et Fides, Genève, 1991, p. 396.

consiste à traduire en termes irréels (concernant en général les fins dernières) un récit tout à fait raisonnable, comme ceux des paraboles ou autres discussions de Jésus avec ses contemporains. Bien sûr, tout récit contient des métaphores, c'est-à-dire des mots concrets qui désignent en fait des réalités abstraites. Dès que nous pataugeons dans la recherche du sens, nous employons une métaphore, car patauger veut dire piétiner dans un terrain détrempe. La métaphore est peut-être le tout début de l'allégorie. Il faut donc savoir jusqu'où ne pas aller trop loin.

Déjà aux premiers siècles de l'Église, l'école théologique d'Alexandrie s'est vivement opposée à celle d'Antioche sur ce sujet. La première, avec Clément d'Alexandrie mais surtout Origène (185-254), interprétait un grand nombre de textes bibliques par des allégories qui permettaient de bien illustrer la doctrine du christianisme qu'elle voulait défendre.

Prenons comme exemple le commentaire de la belle histoire du bon Samaritain par Origène lui-même : Luc 10,30-37 : *Un homme descendait de Jérusalem à Jéricho...* Pour notre exégète, Jérusalem représente le paradis, Jéricho le monde, les voleurs qui attaquent le pauvre homme sont les démons. Les blessures infligées à l'homme le sont à cause de ses péchés. En perdant ses vêtements, il perd son immortalité. Le prêtre qui passe sans secourir le blessé, c'est la Loi, le lévite qui passe ensuite représente les prophètes. Enfin le bon Samaritain est le Christ en personne, sa monture c'est le corps du Christ ; le vin qu'il donne pour soigner les plaies, c'est son enseignement ; l'hôtellerie à qui le Samaritain confie le blessé, c'est l'Église. Le tenancier de l'hôtel, ce sont les apôtres et leurs successeurs ou bien le chef de l'Église. Les deux deniers que le Samaritain donne à l'hôtelier pour subvenir aux besoins du blessé sont les deux Testaments. Et lorsque le Samaritain annonce qu'il reviendra de son pays pour prendre des nouvelles du blessé, c'est évidemment le retour du Christ qui est annoncé.

Il faut reconnaître que cette série d'explications paraît très travaillée et fonctionne assez bien. Elle n'insiste pas sur le fait que la vraie vie consiste à s'occuper du blessé rencontré sur la route, mais nous précise que le pauvre pécheur, envahi par le mal, se voit sauvé par le Christ qui vient à son secours et le confie à l'Église. Et grâce aux soins attentifs des successeurs des apôtres, il retrouve une nouvelle vie, et surtout l'immortalité, puisqu'on lui donne de

nouveaux vêtements, en attendant le retour du Christ. L'encouragement à s'occuper des blessés est second derrière le rappel de la rédemption.

L'explication allégorique de cette parabole a perduré au moins jusqu'au Moyen-âge et même au-delà. Luther s'est beaucoup étendu sur elle¹, fuyant le sens littéral qui ressemblait un peu trop pour lui au salut par les œuvres de l'Église romaine. Il voyait au contraire et surtout, la grâce apportée gratuitement par Jésus Christ sous la figure du Samaritain. Dans une moindre mesure, François Bovon, le grand spécialiste de l'évangile de Luc, ne sous-estime² pas l'interprétation christologique. A l'inverse, Alphonse Maillot, écrit 26 pages³ sur la parabole et sans utiliser à aucun moment les allégories classiques mais en se plaçant uniquement sur le plan de l'éthique.

L'école d'Antioche s'est opposée aux excès des interprétations allégoriques de l'école égyptienne d'Alexandrie. Le premier opposant fut sans doute Eustathe, évêque d'Antioche (mort en 338), mais parmi les célébrités on notera un peu plus tard Diodore de Tarse (330 - 393) et ses deux élèves Jean Chrysostome (349 - 407) et Théodore de Mopsueste (352 - 428). Bien qu'évêques, ces trois derniers personnages furent considérés comme hérétiques et expulsés de l'Église parce que leur lecture « directe » de la Bible heurtait la bonne société. D'une part parce qu'elle les conduisait à soutenir les positions d'Arius puis de Nestorius sur l'humanité de Jésus ; d'autre part et surtout parce qu'elle orientait la compréhension vers l'aspect social de la prédication de Jésus.

L'école d'Antioche peut être considérée comme le lointain ancêtre de l'école historico-critique. Sa méthode est d'ailleurs qualifiée d'historico-littérale. Elle reposait sur une exégèse approfondie, sur la critique littéraire et sur la recherche du sens historique des textes, en s'opposant à tout ce qui ressemblait au sens allégorique, au sens caché ou au sens spirituel.

Le plus populaire de tous ces contestataires a certainement été Jean Chrysostome. Curieusement nommé évêque de Constantinople, alors qu'il n'avait rien demandé, et qu'il n'en avait pas le

1 Pas moins de dix prédications !

2 François Bovon, *L'évangile selon saint Luc 9, 51-14,35, IIIb*, Labor et Fides, Genève, 1996, p. 96.

3 Alphonse Maillot, *Les paraboles de Jésus aujourd'hui*, Labor et Fides, Genève, 1973, pp. 96-122.

charisme, il n'eut de cesse, en s'appuyant sur les paroles évangéliques prises au premier degré, de s'opposer à la richesse des puissants et de l'Église, disant qu'en la réparissant mieux, on pourrait supprimer la pauvreté. Il finit par agacer les princes et les prélats et par être exilé. Il mourut d'épuisement alors qu'on le forçait à marcher depuis Cususe en basse Arménie jusqu'à Pityus, un coin sauvage à l'extrémité ouest de la mer Noire.

Il est vrai qu'aujourd'hui, les interprétations allégoriques sont nettement moins fréquentes et moins spéculatives que par le passé. Le protestantisme en a peut-être gardé une nostalgie plus grande que les autres branches du christianisme parce qu'elles permettaient de contourner plus facilement le salut par les œuvres. Il subsiste cependant quelques dangers : chaque fois que le personnage principal du récit, souvent le roi ou le maître de maison, est assimilé à Dieu ou à Jésus, alors que l'histoire n'en dit rien, on met un pied dans une allégorie qui peut nous éloigner du sens original. Cette assimilation est d'ailleurs facilitée par le fait que le même mot grec *kurios* est traduit parfois par maître et parfois par Seigneur, suivant la personne qui est visée.

Des interprétations raisonnables

Pour conclure, nous voyons plus facilement les erreurs à éviter que les bonnes façons de procéder. Existent-elles d'ailleurs ? Chacun a la sienne. L'évangile de Jean (14,15-18) avait une certaine intuition lorsqu'il faisait dire à Jésus : « *Je ne vous laisserai pas orphelins...., l'Esprit de vérité restera avec vous pour toujours* ». Cet Esprit de vérité, c'est aussi le *Logos* du début de l'évangile, la parole, la sagesse, la logique. Mais nous savons bien que l'Esprit, en grec et en hébreu, c'est aussi le vent et que le vent souffle où il veut. Nos esprits doivent toujours travailler pour comprendre et adapter à notre monde l'antique sagesse qui transpire derrière ces vieux récits. Les théologiens et les prédicateurs travaillent, dans des directions parfois bien différentes, ce qui constitue une richesse incontestable.

J'ai travaillé aussi, modestement, depuis qu'un beau matin, le pasteur de ma paroisse, Louis Simon, m'avait demandé de présider le culte à sa place, et donc d'assurer la prédication, ne comptant

pas être rentré de vacances ce dimanche-là. Très impressionné, je m'étais préparé de mon mieux. Finalement, il était là, rentré un peu plus tôt de vacances. J'étais encore plus impressionné. L'examen de passage a dû réussir, puisqu'il m'a redemandé ensuite. Pourtant, lorsque je les relis, je les trouve bien fades, ces premières prédications d'il y a quarante ans !

Dans ce travail, j'ai toujours voulu me laisser guider par la raison. L'Esprit pour moi souffle de ce côté-là. Cela consiste à comprendre les récits bibliques sans avoir recours à des croyances déraisonnables. Bien sûr ces récits font état de miracles, d'événements surnaturels, merveilleux et incroyables. Ils étaient plus facilement recevables à l'époque. D'autant plus qu'ils devaient aider à la transmission orale du message. Car l'écriture était peu répandue et cette transmission orale avait besoin d'un support mnémotechnique pour être retenue et portée d'un groupe de personnes à l'autre. On retient mieux et on transmet mieux aux générations suivantes une histoire merveilleuse, remplie de mystères. Et cela est encore vrai aujourd'hui. Mais le christianisme a trop souvent utilisé ce merveilleux pour authentifier la toute-puissance de Dieu et son pouvoir quasi magique sur la nature et sur les hommes.

Dieu n'est pas un *deus ex machina* qui tire les ficelles du monde et le conduit où il veut. Il n'a pas de moyens particuliers pour intervenir directement sur les événements qui traversent notre histoire. Comment voudrait-on d'ailleurs que cela puisse se faire ? Les lois de la physique sont incontournables. Dieu ne peut pas grand-chose contre les catastrophes naturelles et contre toutes les souffrances du monde. Comment pourrait-il représenter l'exemple même de la bonté et laisser faire tous ces malheurs ? Il ne peut qu'inspirer les hommes par le saint Esprit pour qu'ils prennent les bonnes décisions, luttent contre le mal et la misère et fassent avancer l'humanité vers son Royaume.

De nombreux théologiens libéraux ont bien expliqué que le Royaume de Dieu prêché par Jésus n'était pas à attendre dans un au-delà de notre vie, comme voudrait nous le faire croire une théologie un peu ancienne mais encore vivace aujourd'hui. Il est plutôt à construire dès aujourd'hui avec tous les hommes de bonne volonté. Il consiste en une amélioration progressive du monde qui n'en finit pas de ne pas commencer. Le christianisme n'en est qu'à ses débuts. Il y a encore beaucoup de travail.

D'ailleurs, le guide de lecture constitué par la raison incite à ne pas constamment réinterpréter les belles histoires racontées par Jésus, pour savoir qui sera sauvé et qui ne le sera pas. Le salut, pour Jésus, ne consiste pas à pouvoir vivre à nouveau au-delà de la mort, mais à vivre pleinement sa vie aujourd'hui. Pour la Bible hébraïque, être sauvé, c'est surtout être heureux¹. Les évangiles nous permettent de comprendre que cette vie pleine, heureuse, ne peut être trouvée que dans la solidarité avec ses semblables. Elle est développée jusqu'à l'utopie. Mais, comme l'écrivait André Gide, « *c'est par la porte étroite de l'utopie que le monde peut entrer dans la réalité bienfaisante.* »

Jésus, proche de Dieu, a bien expliqué ce dont souffrait l'humanité : de l'égoïsme des hommes. C'est en luttant contre son égoïsme que l'on peut s'approcher de Dieu. Comme le dit une sentence soufie : « *Si tu enlèves ton moi, tu verras Dieu.* »

Les religions aux temps anciens baignaient dans le fantastique et l'irrationnel. Notre christianisme ne s'en est pas encore vraiment dégagé, d'où une certaine désaffection de nos contemporains. Voyez par exemple l'importance excessive de la crucifixion de Jésus pour le salut des croyants. C'est complètement irrationnel. Ce n'est pas la mort du Christ qui sauve, ce sont sa parole et l'exemple de sa vie. Je suis du côté de ceux qui ont besoin, pour adhérer aux valeurs du christianisme, d'une compréhension des évangiles dénuée de toute intervention surnaturelle. Et je voudrais encourager ceux qui sont de mon côté, leur dire que le christianisme a besoin d'eux.

Recherchant, à travers ces vieux textes, des interprétations raisonnables, qui ne se laissent pas séduire par le merveilleux, j'ai toujours été frappé de la forte actualité qui finissait pas se dégager. Ce Dieu qui vient de la nuit des temps nous parle encore, parce qu'il nous montre ce qui manque à notre société évoluée, comme cela manquait à la société du monde antique : une justice au-delà de la justice ; une justice qui est plus miséricordieuse que la justice écrite, que la loi ; une justice qui place le prochain au centre des préoccupations, plutôt que de s'y placer soi-même. Quand beaucoup de monde aura compris cela, nous apercevrons au loin le Royaume de Dieu !

1 Voir à ce sujet : Henri Persoz, *Impensable Résurrection*, Passiflores, chap. 4.

NOVVM
IESV CHRISTI
TESTAMENTVM

vulgatæ Editionis

SIXTI V. PONT. MAX.

Iussu recognitum,

ET

CLEMENTIS VIII.

auctoritate editum.

Quinze sermons



PARISIIS,
Excudebat Antonius Vitré, Regis, Reginae
Regentis, & Cleri Gallicani Typographus.

M. DC. XLIV.

La Parole de Dieu est première

Jean 1,1-18

Au commencement était la Parole. Et la parole était tournée vers Dieu. Et la Parole était Dieu. Elle était au commencement tournée vers Dieu. Tout fut par elle et rien de ce qui fut ne fut sans elle. En elle était la vie et la vie était la lumière des hommes et la lumière brille dans les ténèbres et les ténèbres ne l'ont point comprise.....

Et la Parole fut chair, elle a habité parmi nous et nous avons vu sa gloire, cette gloire que, Fils unique plein de grâce et de vérité, elle tient du Père.....

Personne n'a jamais vu Dieu, le fils unique qui est dans le sein du Père, nous l'a dévoilé¹.

Ce prologue de Jean est vraiment unique dans l'ensemble des évangiles. Il est d'une richesse théologique incroyable, au point que nous n'en avons mis que des extraits en tête de ce chapitre. Il ne fait pas absolument partie de l'évangile de Jean, dans le sens où il est hors du récit proprement dit. Il a sans doute été rédigé séparément, assez tardivement, et mis en prologue de l'évangile par le rédacteur final².

Puisque nous allons parler, dans ce livre, de Jésus et de son enseignement, comme tant d'autres l'ont fait avant nous, il est très intéressant de regarder comment l'évangile de Jean commence, lui, par annoncer cette irruption de Jésus dans la cité des hommes. Manière si différente de celles de Matthieu et de Luc.

« *En arkhé én ho Lógos* » au commencement était le *lógos*. Mais qu'est-ce que le commencement et qu'est-ce que le *lógos* ?

Arkhé en grec c'est le commencement, mais c'est aussi le commandement. Parce que le commandant est en tête, il est la tête. Il est au début, et il est au-dessus, il est au sommet. Comme l'ex-

1 Les citations bibliques sont tirées de la TOB-Traduction Œcuménique de la Bible.

2 Les exégètes pensent aujourd'hui que cet évangile a été composé par plusieurs auteurs successifs ; puis les textes ont été rassemblés et mis en forme par un rédacteur final.

prime encore notre langue française : l'archevêque est au-dessus de l'évêque, l'archiduc est au-dessus du duc. Nous avons d'ailleurs la même similitude de sens en hébreu : *Bérechit bara Élohim...* : Au commencement Dieu créa..... *Rechit* c'est le commencement, mais la racine *roch* c'est la tête, le chef, la chose la plus importante. Certaines traductions ne disent pas « au commencement », mais « dans le principe », comme la vulgate « *in principio* », c'est-à-dire dans le principal, dans le fondement. *L'arkhé* ce n'est pas que le commencement, c'est aussi l'essentiel, ce qui est au-dessus de tout, ce qui est premier, ce qui prime tout le reste.

Ce qui prime c'est le *lógos*. Deuxième difficulté : comment traduire le *lógos*, qui d'ailleurs n'est plus utilisé par la suite dans tout l'évangile, ce qui alimente la thèse suivant laquelle l'auteur du prologue n'est pas le même que les différents auteurs de l'évangile.

Parole de sagesse

Selon la tradition juive, on peut traduire *lógos* par la parole, *dabar* en hébreu. Cette parole qui serait Dieu lui-même. Pour le prologue, Dieu n'est plus dans le ciel, ou dans le temple, il est dans la parole, il est la parole, mais laquelle ? Nous en reparlerons.

Ce thème du Dieu-parole traverse toute la Bible hébraïque. Elle résonne de cette exhortation : « *Écoutez la parole que vous adresse YHWH* ». Le mot parole est l'un de ceux les plus utilisés dans la Bible ; on le trouve environ 8000 fois. Dès le commencement, Dieu crée le monde par sa parole. Celle-ci est l'instrument de Dieu.

Il y avait de nombreux dieux autour du peuple d'Israël. Mais c'étaient des images, des idoles, des veaux d'or que l'on touchait, que l'on adorait, que l'on embrassait, mais qui ne disaient rien, qui étaient morts, enfermés dans le silence de la matière. La supériorité du Dieu d'Israël, c'est qu'il délivre une parole, une thora, un enseignement qui dit comment il faut se comporter, qui demande la justice et la miséricorde. Ce Dieu-là a du souffle, de l'esprit, de la spiritualité. Il est vivant.

Le prologue nous dit : « *Tout a été fait par la parole et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans elle* ». Il est bien vrai que la parole est « dans le principe » de nos civilisations. Elle permet aux humains de partager leurs espérances, leurs tristesses, leurs solidarités, leurs compassions, leurs amours et leurs haines. Elle permet le progrès. Elle va d'un homme à l'autre, d'un peuple à l'autre. Elle traverse l'espace et le temps. Grâce à l'écriture, elle se transporte d'un siècle à l'autre, d'un millénaire à l'autre. Elle était au commencement ; en elle était la vie et elle continue à battre dans nos vies modernes avec internet et autres réseaux sociaux. Elle est bien le fondement de l'humanité. Et puisque le prologue nous dit qu'elle est Dieu lui-même, elle participe de cette manière à l'éternité de Dieu, à l'infini de Dieu, au souffle de Dieu, à la force de Dieu. Mais attention, nous ne pouvons pas soutenir que les paroles de haine, les paroles qui blessent, les paroles destructrices, sont tournées vers Dieu. C'est ici que nous devons bien comprendre que le *lógos* n'est pas n'importe quelle parole. Nous sommes dans la langue grecque et selon la tradition grecque le *lógos*, c'est aussi la raison, le bon sens, d'où notre mot « logique ». C'est aussi la justice.

Philon d'Alexandrie, un juif très hellénisé contemporain de Jésus, a beaucoup développé cette conception du *lógos*. Pour lui, il s'agit de la connaissance de Dieu, mais aussi de la raison universelle qui régit le fonctionnement du monde, la raison des philosophes. Pour Philon, c'est la face de Dieu tournée vers le monde, le moyen par lequel Dieu s'adresse aux hommes, une sorte d'intermédiaire entre Dieu et l'humanité, qui transmet à celle-ci le sens de Dieu et la volonté de Dieu. C'est la sagesse, la lumière qui éclaire les hommes. Nous ne sommes pas loin du Saint-Esprit, mais surtout nous sommes tout à fait dans le Prologue. Nous retrouvons d'ailleurs ces idées dans le livre tardif de la Sagesse. Ce n'est plus le *lógos* mais la *sophia* qui éclaire le monde et le gouverne. Cette *sophia* est en plus assez personnifiée.

En résumé, on pourrait traduire *lógos* par « la parole de sagesse », et puisqu'elle est tournée vers Dieu, Dieu lui-même, c'est la parole de Dieu. Et puisqu'il est dit plus loin que ce *lógos* a habité parmi nous, que personne n'a jamais vu Dieu mais que le Fils unique

nous l'a dévoilé, il est bien clair que ce *lógos* qui prime tout le reste c'est, pour l'auteur du prologue, la Parole de Dieu révélée et enseignée par Jésus et qui est devenue lumière du monde.

Ainsi, cette proclamation de Jésus, transcrite au long de nos évangiles, que nous répétons aux quatre coins du monde et depuis deux mille ans, prime tout le reste. C'est le commencement, c'est le principal, c'est le sommet, c'est l'essentiel, c'est Dieu.

Qu'est-ce que Dieu ? Nous ne savons pas. Personne n'a jamais vu Dieu, d'ailleurs il n'y a rien à voir puisqu'il est parole, dévoilée par ce Jésus dont nous fêtons chaque année la venue pendant la période de Noël :

« Vous avez appris qu'il a été dit tu aimeras ton prochain et tu haïras ton ennemi. Et moi je vous dis aimez vos ennemis et priez pour ceux qui vous persécutent afin d'être vraiment les fils de votre père qui est aux cieux. car si vous aimez ceux qui vous aiment, quelle récompense allez-vous en avoir ? Et si vous saluez seulement vos frères, quelle récompense allez-vous en avoir ? Les païens n'en font-ils pas autant ? »

Proclamant et proclamé

Ce prologue est en contraste avec les évangiles de Matthieu et de Luc et aussi avec ce que la chrétienté a retenu de l'irruption de ce Jésus dans notre monde. Pour Matthieu et Luc, avec ces récits de naissance, dans une crèche, dans une grotte, avec les bergers et les mages et tout le reste que la tradition a rajouté, c'est la personne de Jésus, qui est déjà adorée avant même qu'il ne naisse et qu'il ne parle. Et le développement du christianisme s'est fait majoritairement autour de la vénération de la personne de Jésus plus que de son enseignement. On le voit bien sur tous les tableaux de l'histoire sainte, dans les églises et dans les musées. Ils représentent l'annonciation, la naissance, la présentation au temple, la circoncision, le baptême, la Cène, la mise en croix, la descente de croix, mais bien rarement le sermon sur la montagne ou telle ou telle parabole. Comme l'a écrit Rudolph Bultmann, le proclamant - c'est-à-dire celui qui a apporté une proclamation au monde - est devenu le proclamé.

Prenons un autre exemple parmi tant d'autres, le Messie de Haendel. Les paroles de cet oratorio sont des citations des psaumes, des prophètes, notamment du serviteur souffrant d'Esaië, du récit de la naissance de Jésus selon Luc, de quelques phrases de saint Paul et de l'Apocalypse évoquant sa mort, sa résurrection et son retour en gloire. Pas un mot sur son enseignement, sur ses paroles de sagesse, sur ce qu'il a fait. La proclamation a disparu au profit du proclamé. On est passé du rationnel à l'irrationnel.

Chacun considère l'histoire de Jésus le Christ comme il le ressent et peut donc s'attacher davantage au proclamé ou au proclamant. Mais l'originalité de ce prologue, la force de ce prologue, c'est de bien affirmer que la Parole de Dieu, proclamée par Jésus, surpasse sa personne ; elle est première, elle est plus importante, elle est au premier verset du prologue alors que la personne de Jésus n'apparaît qu'au quatorzième. C'est elle qui est tournée vers Dieu et qui est venue habiter parmi nous en ce jour célébré par Noël.

Le Royaume de Dieu entre ciel et terre

Parabole du trésor caché et de la perle¹

Matthieu 13,44-46

Il en est du Royaume des cieux comme d'un trésor qui était caché dans un champ et qu'un homme a découvert : il le cache à nouveau et, dans sa joie, il s'en va, met en vente tout ce qu'il a, et achète ce champ.

Il en est encore du Royaume des cieux comme d'un marchand qui cherchait des perles fines. Ayant trouvé une perle de grand prix, il s'en est allé vendre tout ce qu'il avait, et il l'a achetée.

Ce n'est pas parce que ces deux paraboles sont courtes qu'elles sont simples à comprendre. Au contraire peut-être. Un peu avant ces versets, Matthieu rappelle le Psaume 78 : « *J'ouvrirai la bouche pour dire des paraboles, je proclamerai des choses cachées depuis la fondation du monde.* » Le sens de ces courtes histoires est en effet bien caché, comme le trésor lui-même. Pourquoi donc faut-il toujours cacher ? En ces temps-là, il était relativement courant de cacher sa richesse dans un champ, pour parer aux menaces de guerre ou à la convoitise des visiteurs indéliçats. Et, par voie de conséquence, chacun pouvait toujours espérer trouver un trésor dans la terre, comme on espère aujourd'hui trouver un travail, ou rencontrer l'âme sœur, ou gagner à la loterie. Et nous avons là un début de réponse à la question : il faut cacher pour permettre l'espérance. Comme l'apôtre Paul le dit si bien en son épître aux Romains (8,25) : « *Voir ce qu'on espère, ce n'est plus espérer : ce que l'on voit, comment l'espérer encore ?* » Heureusement donc que nous sommes cachés les événements qui nous attendent. Cela nous permet de les imaginer dans l'espérance. Le christianisme est fondamentalement une religion de l'espérance.

Jésus aurait-il raconté ces deux paraboles l'une à la suite de l'autre ou de manière séparée ?

¹ Ce commentaire a déjà été publié dans « Le Secret » aux Éditions Van Dieren en 2007.